

Elle, 28 septembre 1967, p. 83-84, 144.

Fanny Deschamps : «Malraux caché se souvient et nous parle enfin.»

André Malraux n'est pas pour moi un homme d'aujourd'hui. C'est un homme de toujours. Il est entré dans ma vie le jour où la bibliothécaire d'un lycée me tendit un livre en disant : «Lisez donc cela.». C'était *La Condition humaine*, Prix Goncourt 1933, et j'avais quinze ans. Si les événements historiques qui suivirent mes quinze ans ne sont pas restés pour moi une toile de fond sans épaisseur humaine, je le dois sans doute d'abord à André Malraux. C'était bien une pensée à colorer longtemps celle de ses jeunes lecteurs. Les *Antimémoires* qui paraissent ne sont donc pas seulement pour moi le premier tome de ses Mémoires – ils sont la suite ininterrompue de sa vie et de son œuvre. Si bien qu'écrivant aujourd'hui pour vous dire : «Lisez André Malraux, vous devez le lire», j'ai l'impression de lui écrire, à lui, pour le remercier de n'avoir pas changé.

Deux médecins revenaient de Lyon en auscultant un homme nommé Malraux. Ils se le prêtaient sans tendresse : c'était leur droit. Je pris celui de les contredire. Au bout d'un moment : «Après tout, dit le plus âgé, il se peut que vous ayez raison. Je ne sais pas ce qu'il pense, je ne le connais pas.»

Le médecin m'étonna. J'avais toujours cru qu'André Malraux vous ouvrait sa pensée à votre gré, comme un livre. J'appris que je pouvais lui ajouter de la clarté parce que je l'avais vu prendre de l'aspirine. Le soupçon fondait. Si j'avais su le nom de son chat, le médecin eût accordé à l'homme, je le sentis, l'innocence plénière. Mea culpa. Je me promis de savoir le nom du chat. Les *Antimémoires* vinrent, je les dévorai, il me resta une question à poser à l'auteur : le nom du chat. Il n'y est pas. Ce sont les mémoires d'un homme. «L'homme est au-delà de ses secrets», s'il s'appelle André Malraux. Avant d'écrire, traqué par sa monstrueuse pensée, il pousse dans un coin «le

misérable petit tas de secrets» dans lequel est pris le nom du chat, et poursuit son dialogue avec lui-même.

Comment on écrit les Mémoires d'André Malraux, je n'aurai pas à le demander; depuis trente ans, je connais la méthode : à l'âge où l'on voudrait changer la condition humaine, on découvre la panique d'être mortel; mortel, on tombe dans la stupeur de devoir nier Dieu pour fonder la justice : «Comme tous les écrivains de ma génération, j'avais été frappé par une phrase de Dostoïevski : «Si la volonté divine implique le supplice d'un enfant innocent par une brute, je rends mon billet.»

Il se rua vers l'action, afin de justifier sa mort en lui offrant des causes. La révolution, à l'époque, se tenait en Chine. Il en rapporta *La Condition humaine*. La révolution vint en Espagne, il y passa et rapporta *L'Espoir*. Il fut pour nous l'aventurier qui mise sa peau, et pousse la fraternité jusqu'à nous faire de ses aventures un récit saccadé, bruyant d'images, traîné de place en place par un rythme d'épopée. Il faisait vraiment tout ce qu'il fallait pour nous plaire... Le souffle haletant de ce Byron à nous passa sur celles de nos adolescences qui guettaient un romantisme généreux à chevaucher.

Autant dire à l'instant que mon article ne sera pas objectif – ce pour quoi il sera honnête. André Malraux ne fut pas, pour moi, une occasion de juger mais d'être emportée, à l'âge où l'on ne vit pas d'idées, mais de convictions. Aussi, perdu dans la vague douce-amère de la critique qui le viendra battre, mon propos sera-t-il simple. Je ne puis juger son action politique; je ne puis qu'aimer son œuvre littéraire; d'autres feront plus tard le bilan de son apport culturel. Je m'en tiendrai, moi, à lui rendre justice pour sa sincérité. Je sens, je devine, je sais que je pourrais paraphraser pour lui une inscription dédiée à Nehru : «De tout son esprit et de tout son cœur, cet homme aima la chance qu'apporte l'art et voulut la donner au peuple. Celui-ci, en retour, lui fut indulgent et l'aima.» N'importe quel homme préfère être cru qu'acquitté. «Le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes.»

Ils ne lui sont pas toujours indulgents, ceux qui le jugent, ceux qui ne l'aiment plus, comme si l'ombre d'une actualité qui déplaît pouvait être assez vaste pour recouvrir la mémoire d'un grand passé d'homme. Il me réjouit bien d'entendre le type qui emboutit avec succès l'aluminium me dire devant son homard : «Lawrence et Malraux sont des ratés de génie.» Une femme aime voir briller une casserole – que dire de mille séries ! Il me réjouit bien de voir un homme de cabinet décocher à Max-Pol Fouchet et à André Malraux l'ironie d'être «de l'intelligentsia», du bout de ses guillemets. Serait-ce une opprobre ? La société française serait-elle déjà partagée entre les deux seules estimables classes des commerçants et des consommateurs ? Et faudra-t-il demain, pour plaire, étant Fouchet, s'en excuser ? étant Malraux, se croire un homme ordinaire.

Et de quel droit les marquer au nom du peuple ? Il ne raille pas l'intelligence et le savoir, le peuple; l'idée n'en vient qu'à une deuxième génération au moins d'universitaires – quand on est du peuple, on le sait. Moi, j'en suis, je sais de qui je parle. Le peuple, je l'ai écouté dix fois – au Louvre le dimanche, à Trianon, dans les bibliothèques d'usines... Je n'y ai jamais trouvé l'injure ou l'ironie; mais j'ai trouvé, un peu partout l'expression populaire : «Malraux, ce doit être Quelqu'un.» Le ton mettait la majuscule.

Au moment où Quelqu'un nous livre ses Mémoires, je devais m'interroger sur le mot. Et je crois qu'il signifie, justement : quelqu'un.

Quelqu'un qui se remue : «Combien en ai-je visité de musées abandonnés dans la peluche rongée ?... J'aime les musées farfelus parce qu'ils jouent avec l'éternité. Aucun n'approchait de notre vieux Trocadéro, où l'on voyait ses icônes d'Abyssinie en s'accroupissant et en allumant un briquet... Les pièces capitales avaient été sauvées par un zouave passionné de fétiches, et qui avait calligraphié «Art breton» en si belle ronde sous les chefs d'œuvre mexicains que nul n'eût osé les déloger...» (pour ne pas faire de peine aux députés bretons).

Quelqu'un qui réveille : Trianon. «Ombres abandonnées... quintes de toux, explosion de poussière... un timon auquel les toiles d'araignées pendent comme les voiles des galères de la mort... – Il y a cinquante ans qu'on le cherche aux Invalides ! cria le conservateur : c'est le char funèbre de Napoléon !»

Quelqu'un qui redécouvre : «Au début de 1944, j'avais inspecté... les cachettes de tous nos maquis. (*Des grottes, en Périgord. Un maquisard lui servait de guide*). Nous possédions des torches électriques puissantes... La tranchée... tournait à angle droit. Sur le roc qui semblait nous barrer le passage apparaissait un vaste dessin. Je le pris pour un repère de nos guides et projetai sur lui le faisceau de ma torche. C'était un enchevêtrement de bisons... «Ça vous intéresse les peintures ? demanda le guide. Des gosses les ont trouvées en entrant là-dedans... C'est très, très ancien.» C'était Lascaux.»

Quelqu'un, surtout, qui accepte le ridicule de penser noble en 1967. Son courage, en 1967, c'est d'être un homme qui accuse la médiocrité du sexe, de la violence, de la sentimentalité, non avec des idées pures, mais avec une foi de croyant; c'est de n'être pas un réfugié au sec; c'est de n'être pas «athée de tout» jusqu'à l'être de lui-même.

Quelqu'un qui voudrait donner des désirs aux hommes et aux femmes, lesquels n'ont plus guère que des besoins; quelqu'un qui s'expose, pour tenter d'orienter les espérances sans religion.

Qui s'expose volontiers ? Haut ? Avec ambition ? Avec orgueil ? Soit. Le moindre d'entre nous se porte bien comme ça sur son petit banc. «Le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes.» Et il est vrai que, vu de loin, André Malraux a ce petit côté grand-noble-et-généreux sur lequel s'aiguise aisément l'humour d'une époque impie. Mais on est bien aise qu'il ait, vu de près, le grand de son petit côté. J'ai plusieurs fois entendu dire qu'on ne pouvait avoir un échange à l'échelle humaine avec le Ministre. Ce n'est pas possible, ceux qui le disent ont dû le faire exprès ! Ou alors, ils sont ambassadeurs ? Reines ? Ils viennent rendre à la France l'épée de Napoléon ? Je n'ai jamais, moi, rencontré le «ministre» – il ne doit pas sortir son personnage pour tout le monde. C'est qu'il prend volontiers, André Malraux, de la distance avec sa «dernière incarnation», il la lorgne : «Mallarmé racontait ceci : une nuit, il écoute les chats qui conversent dans la gouttière. Un chat noir inquisiteur demande à son chat à lui, brave

Raminagobis : «Et toi, qu'est-ce que tu fais ?» – «En ce moment, je feins d'être chat chez Mallarmé...»

J'ai rencontré un homme. Le fier mot espagnol qui vous redresse quand vous le prononcer : hombre, lui va comme un gant. Alors que la plupart des gens vous opposent leur personnage – un récitant – André Malraux possède une densité telle, un tel pouvoir de se rappeler à lui-même, qu'il vous donne, d'emblée, la chance d'accoster... Je me demande s'il y a alors un secret pour le faire. Peut-être suffit-il d'accepter de n'être que soi... N'est-ce pas, lui, il est simple – si être simple, ne signifie pas être pauvre, étriqué, chérir le vulgaire et détester Hugo, quand on est riche, profus, esthète, lyrique. Si être simple, c'est accueillir soi-même qui vient soi-même pour vous rencontrer, alors André Malraux possède à l'extrême cette simplicité-là. Il supporte patiemment votre carence byzantine – Byzance, il en est vendeur. Il supporterait mal, je pense, votre ânerie pompeuse de Byzance. Mais il accepte que vous lui apportiez autre chose, il fait pire : il demande. A l'abrupt. Vous étiez toute détendue dans l'écoute, décidée, décidée ! à n'en pas bouger ! il s'interrompt pile et lance : «A vous de jouer !» (Vous êtes trop honnête, Monsieur le Ministre – si seulement j'avais du jeu ! Je préfère bien vous approuver derrière votre dos que vous contredire en face ! Tout de même, puisqu'il écoute...) Il *écoute*. Et pourtant on parle généralement devant personne. Là, on vous l'avait dit, le Ministre c'est quelqu'un... hélas ! Il vous accompagnera jusqu'au bout de vos paroles, de toute sa présence, de tout son accueil, parfois de son plus lourd regard, qu'il a triple : ses yeux posés par-dessus ses lunettes et par-dessous ses sourcils. Hélas !

Et puis on est surpris d'y aller si franchement, si naturellement. Il a su provoquer votre oubli de vous-même. On m'a demandé si Malraux savait être familier dans un entretien; j'ai répondu qu'il était bienveillant, ce qui me semblait suffire dans son cas. Comme on m'a prévenue qu'il était devenu totalitaire, fasciste, je dirai mon embarras de connaître un fasciste qui me permet d'être antifasciste à tous crins devant lui ! Gauchie à cœur ! Rougissante s'il m'en disait ! Je vais être obligée, moi ! moi qui suçai l'Internationale avec le lait, de reconnaître à un fasciste un des esprits les plus courtoisement démocrates que je connaisse.

A entendre et à lire certains, on croit que les déférences des autres pèsent une tonne; qu'ils ont seuls accès au remède qui soulage de la déférence lourde : laisser tomber. Bien sûr, ce qu'on lâche peut vous tomber sur les pieds, mais André Malraux possède une des belles qualités du caractère : l'imprudence. Quand il croit, il se mise. Il est l'un des deux grands personnages que j'ai rencontrés qui ne laissent écouler qu'une minute au lieu de huit jours entre votre question et sa réponse. Mais l'autre se tamise ! André Malraux, lui, commence par dire : «Bon. Parlons de ça tant que ça peut, rien que de ça, pour centrer l'intérêt.» Pfutt ! Autant en emporte son premier souffle ! Jamais cet homme ne pourra faire tenir son caractère dans son intérêt.

Au contraire de tant d'écrivains qui vous nourrissent avec parcimonie – vous les voyez se mettre de côté pour eux du bon qui vient – l'écrivain-ministre est prodigue. Mon métier m'a appris qu'un homme peut, un instant, passer entier dans le mot qui lui vient pour exprimer une banalité – ce n'est jamais par hasard qu'on exhale un mot. «Donner» revient bien souvent à André Malraux : «Je voudrais vous donner le meilleur... J'ai le temps de vous donner encore... Vous ai-je assez donné pour faire votre travail ? «Donner, donner, donner... Et soudain, butant contre sa masse, ne pouvant mettre un ordre impromptu dans le flot de pensées qui l'investit : «Je n'arrive pas à vous donner», dit-il, désolé, et vous regarde... content s'il voit que vous avez, de l'antenne, prit l'inexprimable qui fuyait sa bouche. Il faut bien qu'il y ait, dans cette pensée exceptionnelle qui consent à vous donner de son temps une soif rabrouée de fraternité qui rejaillit, vivace, sur la moindre occasion humaine.

Il a donné sans compter, il ne reprendra rien. Devant votre bloc bourré de notes, devinant l'angoisse de votre mémoire (je vais faire parler Malraux – tout de même !) il vous a dit, modeste comme personne : «Une conversation n'est pas un écrit; mon mot à mot... mes virgules peuvent être déplacées ! Je vous fais confiance.» Ce ne sera pas la peine d'essayer demain d'assurer votre avenir en le priant de relire votre «jus» avant parution; il vous mettra dehors gentiment, en vous disant : «Vous avez écrit ce que vous avez voulu ? ... Je ne suis pas ministre de la censure.» Ce qu'il ne vous donnera pas, en plus de sa confiance, c'est le confort de ne pouvoir la trahir. Il est écrit dans les

Antimémoires «qu'une gifle prend la forme de celui qui la reçoit.» La confiance doit prendre la forme de celui qui la donne; André Malraux dit : «Je vous fais confiance» comme on vous décore. Pourquoi, dans un livre, bute-t-on parfois sur un lambeau de phrase comme si l'on venait de toucher physiquement celui qui l'écrivit ? Lisant un passage sur une œuvre de l'Égypte tenue par l'auteur pour «l'un des sommets de l'art», je heurtai ces mots : «... il (la) conduit par une main qu'il ne tient même pas...» et m'arrêtai, pensive...

La confiance d'un homme peut être un truc; mais alors, elle ne marche pas. Il faut qu'elle soit un risque, appuyé sur la croyance que votre liberté sera fidèle. Je ne saurais jamais si l'on peut trahir deux fois André Malraux; je ne le crois pas. Si je pouvais imaginer d'avoir à lui dire : «Et si je trahissais l'esprit de vos propos ?» je le vois assez me répondre : «J'aurais de la peine pour vous.» Je me sentirais écartée de son champ, sans bruit, sans haine. Sans retour. Peut-être même sans mépris.

Peut-être pas sans amertume ? En plaçant son humanisme haut dans l'homme libre, on choisit l'amertume illimitée d'être déçu. Elle n'a qu'une face, tournée contre soi. L'envers de l'amertume, c'est le silence; la part du monde, c'est le silence.

C'est aussi l'œuvre. Les *Antimémoires* sont parcourus d'une admirable méditation sur toutes les douleurs de vivre. «Sans doute la plupart des hommes sont-ils dédoublés, mais chacun ne l'est que pour soi-même», est-il écrit quelque part. L'écrivain ne s'est pas si bien épuré de lui-même qu'il le voulait, on ne disqualifie pas si facilement André Malraux; il existe des sincérités invincibles : la sienne. Il existe une façon de ... respirer son récit comme on a respiré son combat; il y a une manière d'attaquer l'angoisse en s'ouvrant lentement des blés soudain menaçants, et de progresser dans sa prose comme on rampe «sur la terre devenue inégale et dure» en traînant ce «coin de cœur que rien ne distrairait, que rien ne distrairait de l'obus» qui allait tomber – qui n'appartient qu'à André Malraux. Il y a une manière de vous lancer dans la fresque historique comme en pampa et de vous la faire dérouler; il y a une manière de vous emporter dans l'espérance révolutionnaire à travers le feu, la peur, la douleur et la faim; la mort, les haines et la fraternité, le rire inattendu, le pittoresque et l'horreur, et cette douceur soudaine dont on «se demande bien ce qu'elle fait sur la terre »; il y a une manière de vous faire traverser

sans halte la démence des hommes jusqu'au heurt du silence : «Le matin était aussi pur que s'il n'y avait pas la guerre.» – qui n'appartient qu'à André Malraux. Et au bout de la chevauchée infernale, il y a le tremblement de joie du poète-soldat qui se réveille, encore une fois, dans l'aube inespérée : «Ne reviendrai-je pas par une heure semblable, pour voir la vie humaine sourdre peu à peu, comme la buée et les gouttes recouvrant les verres glacés – lorsque j'aurai été vraiment tué ?»

Les délicats se plaindront comme d'habitude qu'on leur en donne trop. Trop de pâte humaine. Trop d'amour désespéré de la vie, de cris de douleur, d'espoir et de générosité. Trop d'images, de poésie, de romantisme. Trop de tout ce que récolte cette sensibilité d'écorché. Il y a, chez André Malraux, des nerfs qui sonnent, qui sonnent, qui sonnent ! à l'alerte la plus fine. Les délicats aiment le bien sec. Les délicats ont tort, ils se privent de beaucoup de choses – Diderot l'a dit. Ils se privent tant qu'ils deviennent tristes – ce qui est vulgaire. Ils n'ont plus de force; en tripotant les objets de leurs romans, ils mettent les gestes, mais pas le mouvement. Les femmes qui n'aiment pas s'endormir dans la littérature peuvent lire Malraux : il marche ! Il lui a toujours fallu de l'espace; maintenant, pour se déployer, il lui faut aussi des millénaires !... Les femmes qui n'aiment pas se mettre à sécher entre deux feuilles de papier élégamment noirci de tristesse peuvent lire Malraux : elles auront la chair tragique de sa vie, prise dans notre histoire qui fut sanglante, dans ses rencontres avec les grands, dans le pittoresque des petits personnages. Elles auront la chaleur humaine. La couleur humaine. La pitié humaine. Et les coups.

Cela m'amuse de repenser ici à ceux qui ne voient pas Malraux, vivre sur une tempo humain. Eh bien, et son style alors ? Qui lui en donne le tempo ? Un nègre ?... Si les femmes n'ont pas parfois, en le suivant, la gorge un peu enflée, moi aussi je rends mon billet. Je n'écrirai plus qu'elles veulent prendre du pouvoir pour forcer les hommes à se partager l'amour au lieu de se partager la haine. Mais comment les femmes, que la douleur si souvent concerne, échapperaient-elles à la voix qui plaint la mort de sa créature comme chacun plaint la sienne quand la vie l'accule à la regarder : «Mon passé, ma vie biographique n'avaient aucune importance. Je ne pensais pas à mon

enfance. Je ne pensais pas aux miens. Je pensais aux paysannes athées qui saluaient mes blessures du signe de la croix, à la canne apportée par le paysans craintif (*A.M. blessé aux jambes et pris par les Allemands a été contraint par eux de marcher*), au café de l'Hôtel de France et à celui de la Supérieure. (*Deux femmes lui portèrent du café à boire, sous le nez de ses gardiens.*) Il ne restait dans ma mémoire que la fraternité... Ce qui vivait aussi profondément en moi que l'approche de la mort, c'était la caresse désespérée qui ferme les yeux des morts.» C'est bien cela qui reste : la tendresse maladroite du facteur qui vous essuie le front en se disant que ça ne sert à rien. Dans l'odeur de sa veste mouillée, il ne reste que la mort qui vit déjà, et le dernier geste qui vous retient encore dans la communion humaine. Rien d'autre.

Si André Malraux n'était que reporter et chroniqueur, il ne serait, après tout, qu'un des témoins privilégiés de son temps; on peut s'intéresser plus ou moins au talent de raconteur d'un témoin. On peut n'être pas rejointe par l'esthète qui, penchée sur une très vieille jeune morte appelée Douceur, médite sur «l'existence d'un secret du monde.» On ne frôle pas sans ralentir le poète pour lequel, soudain, au cœur de la déraison furieuse, l'espoir, c'est la rose... On s'évade des mots d'un écrivain – on n'échappe pas à un survivant. Comment sortirait-on indemne de six cents pages d'André Malraux ?

«Ah ! que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer !» Elle demeurera avec le survivant qui voudrait convaincre les hommes de se découvrir assez de ressemblances dans le visage d'un Grec archaïque pour négliger de se haïr. Leur parlant, il ne parlera plus à «une foule de pierre», durcie par la conquête de l'argent et l'hégémonie de la science. Je viens de lire : «André Malraux nous raconte notre histoire à sa manière.» Dieu merci ! Car sous les faits, ce qui vous prend, c'est la pensée qui continue de poursuivre désespérément le pourquoi de la condition humaine. Ce qui ne vous rate pas, à travers le récit du mémorialiste, c'est le courage de l'aventurier génial qui s'obstine à choisir la douleur de vivre son temps avant de se le raconter.

Que ses fidèles ne puissent en parler avec lucidité, il faut bien que cela fasse partie de son mérite ! Je n'aurais pas écrit que le Ministre était accueillant jusqu'à l'imprudence si je ne savais que cet imprudent est le mieux gardé du monde car il l'est, non par des ordres, mais par des fidélités; si je n'étais sûre que dans son beau ministère sans gendarmes, une perfidie se risquant en visite trouvera toujours quelqu'un, les bras en croix, devant la porte du Patron. Consolant ministère... Oasis où, sortie du rush de Paris pour venir prendre des nouvelles du Chef de cabinet que vous savez souffrant, ayant dit : «Comment ça va aujourd'hui ?» vous l'entendez répondre : «Ça ne va pas mal du tout, je ne me plains pas ces temps-ci, je le trouve en forme.» Et ce n'est pas l'humour. Cela ne se trouve pas, les fidélités blindées mal payées par l'Etat à la fin du mois – il faut se les faire. Au gros malin qui s'exclamait : «Personne n'est objectif là-dedans ! Tout le monde est ébloui !», je répondis un jour : «Oh ! oui, mais... éblouir, il faut le faire.» Je voulais écrire sur une actualité littéraire... J'ai mal tenu le fil de mon propos, il a tourné à la lettre de fidélité. Mais quoi ? Je serais bien ingrate, si je n'étais fidèle.

Quand ce n'était pas encore la mode de penser seule à quinze ans, ma pensée – comme tant d'autres – a commencé de se bâtir sur celle d'André Malraux. Au temps qui est mien, il a donné l'exemple d'un courage plusieurs fois engagé, la richesse de sa méditation longtemps déroulée. Il se trouve qu'il a embelli le décor où je vis. Il sort de leur ennui les musées, et j'aime les musées gais. Comme un aimant, il attire les dons des mécènes, et il ne me déplaît pas que le Louvre s'enrichisse – j'habite à côté. On dit qu'il n'a pas inventé les Maisons de la culture, mais je dis que si, puisqu'il les a bâties. Lourd d'une poignante nostalgie, il cherche, pour la fraternité qu'il faut sans cesse rallumer un point d'appui dans la beauté léguée par les hommes qui furent aux hommes qui sont; et je voudrais pouvoir continuer de croire à l'Homme tranquille en rêvant sur le sourire pacifié d'un dieu grec. Certes, il prêche un humanisme de patricien mais j'espère qu'il sera contagieux – j'aurais peu d'un retour au langage inarticulé et aux besoins simples de la brute humaine. Et puis, me promenant souvent hors de nos frontières, il m'arriva souvent de me servir du nom d'André Malraux pour sortir d'un autre; de déboucher de notre politique contestée sur la blancheur incontestable de ses cathédrales; je dispose alors d'une monnaie française d'usage international, dont jamais la valeur ne me fut

discutée. C'est bien commode – dès que j'ai passé une frontière, j'aime qu'on nous rende un peu les honneurs; c'est une sottise, mais je l'ai !

* * *

C'est pourquoi, Monsieur, je ne vous laisserai pas écrire que votre «vie sanglante (fut) vaine», comme si vous seul en pouviez juger. Votre destin vous a débordé, sa gloire en est prise dans l'ombre des nôtres. Je ne puis deviner la place que demain vous fera, mais dans la France d'aujourd'hui, pour la part de patrimoine qui revient à la citoyenne, je puis décider. Je décide que votre vie aura été nécessaire. Vous en avez souffert l'atroce; vous en endurez patiemment la mémoire pour continuer d'en donner l'œuvre. Je vous remercie.